



LE FER DES ANCÊTRES

En septembre 2021, des scories (résidus de fusion de minerai) ont été mises au jour à 400 mètres environ du futur haut-fourneau école de Sidéropolis. C'est la preuve qu'il y a très longtemps : plusieurs siècles sûrement, mille ans peut-être, avant que tout le fer consommé dans la région soit importé d'Europe par les marchands d'armes et de chaînes, des forgerons installés sur les rives du Balin-Ko construisaient des bas-fourneaux pour y fondre des pierres, et devaient encore travailler très dur et très longtemps pour fabriquer les outils en fer de bonne qualité dont la population avait besoin.

Samba Oumar Thiam, qui fut forgeron à Silla (à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Kaédi, en Mauritanie, sur la rive nord du Sénégal), répondant aux questions des archéologues Mamadou Sognane et Biri Tandia au début des années 1990, connaissait encore le principe de la fonte du minerai en bas-fourneau, et

racontait « que son père alors très jeune aurait accompagné son grand-père pour une fonte dont le fer obtenu portait le nom de *montié*, bien qu'il ait toujours utilisé par la suite du fer de récupération nommé *diamdi*, en particulier celui des bateaux naufragés dont les épaves encombr[ai]ent encore parfois le lit du fleuve ». ⁽¹⁾

Le futur haut-fourneau école de Sidéropolis ayant vocation à fondre du minerai et non à recycler des carcasses rouillées de voitures et de camions (ceci soit dit sans aucun mépris pour cette utile activité de dépollution), *Sidéropolis Tam-Tam* évitera de traduire « Sidéropolis » par « Diamdidougou », et emploiera de préférence « Montiéougou ».

(1) Denise Robert-Chaleix, « Métallurgie du fer dans la moyenne vallée du Sénégal : les bas fourneaux de Silla », dans le *Journal des africanistes*, 1994, tome 64, fasc. 2, p. 113-127, en libre accès sur Internet. Samba Oumar Thiam est cité à la page 118 de cet article très intéressant, enrichi d'utiles croquis.

RENDEZ-VOUS AGROÉCOLOGIQUE À SIDÉROPOLIS

Du 20 décembre 2021 au 10 février 2022, le chantier de Sidéropolis servira de camp de base à un petit groupe majoritairement féminin de Français en voyage au Sénégal. Venues en soutien au projet de haut-fourneau école de Souleymane Kane, ces personnes sont actrices du mouvement paysan pour l'autonomie alimentaire. Parmi elles, Didier Meunier, formateur praticien, spécialiste d'agroécologie et bon connaisseur des cultures tropicales, pourra partager son savoir de paysan-voyageur avec les cultivateurs et cultivatrices de la région de Sidéropolis, ou de plus loin, qui voudraient le rencontrer. Pratiquée pour la première fois en Haute-Volta dans les années 1980, où elle fut favorisée par le président Sankara, l'agroécologie telle qu'on la connaît aujourd'hui en Afrique est un ensemble de techniques agricoles respectueuses de l'environnement naturel et de la santé

humaine, qui propose notamment des solutions aux problèmes de déforestation et de désertification des sols, et qui vise à assurer la prospérité à long terme des petits paysans, gravement menacée par tous les désastres que l'on sait. ⁽¹⁾

Le chantier de Sidéropolis sera ainsi, plusieurs semaines durant, le modèle d'un projet de développement industriel et écologique : l'image d'un futur qui émerge dès aujourd'hui des ruines sous lesquelles s'ensevelit le capitalisme.

(1) La mort récente de Pierre Rabhi, survenue le 4 décembre 2021, nous impose ici de saluer le vulgarisateur de l'agroécologie plutôt que de critiquer celui qui tenta de l'utiliser au profit de sa propagande mystique. Il a notamment grandement contribué à réhabiliter l'usage du compost, que les marchands d'engrais chimiques avaient réussi à marginaliser au nom d'un faux « progrès » et d'une « science » substituée.

CHRONOLOGIE DES TRAVAUX RÉALISÉS

SAISON SÈCHE 2019-2020

Rappel (cf. *Sidéropolis Tam-Tam* n° 1 de mai 2020) : Arrivée à Guémédié en février 2020. Installation sur le site de Sidéropolis en mars. Premiers tests de minerai et premières plantations. Début des travaux de terrassement en avril.

Mai 2020 : Écriture de la présentation du projet, en pulaar et en dialonké, pour communiquer avec les habitants du village de Guémédié (lire la traduction en français, page 6).

Avril à juin 2020 : Terrassement d'une plateforme de 8 mètres de diamètre, de trois canaux de drainage des eaux pluviales, et d'une voie d'accès au site (longueur : 40 m, largeur : 2 m, dénivelé : 7 m).

SAISON DES PLUIES 2020

Juillet à septembre : Début de réalisation des fondations, de 7 mètres de diamètre et 70 cm d'épaisseur, au niveau - 70 cm.

29 août : Présentation du projet, par Souleymane Kane, aux hommes responsables du village de Guémédié. Leur accord et soutien se matérialisent tout de suite par des interventions auprès des autorités, réussissant à neutraliser leur mauvaise volonté initiale (lire *Sidéropolis Tam-Tam* n° 1, « Ne parlez pas de minerai aux populations »). Plus aucun obstacle administratif ou politique n'a été rencontré depuis lors ; mais cette inaction de l'État franco-sénégalais pourrait bien ne durer que le temps de l'état de crise sanitaire : aussi nous sommes confiants, mais restons vigilants.

SAISON SÈCHE 2020-2021

Mi-octobre 2020 : L'ingénieur Souleymane Kane, arrivé affaibli à Kaya au Burkina Faso quelques jours avant l'ouverture de la 10^e édition du festival Wed-Bindé, où il devait rencontrer les forgerons traditionnels qui y animent un atelier de réduction de minerai de fer en bas-fourneau⁽¹⁾, est dépesté positif au Covid-19, et placé en quarantaine à l'hôpital de Kaya pendant dix-neuf jours, jusqu'au 3 novembre.

Novembre 2020-mars 2021 : Achèvement des fondations, atteinte du niveau 0 en décembre. Taille des blocs de pierre (pour le bas du four) et début de fabrication de différentes briques (pour les parois extérieures du four). Début de creusement d'un puits en contrebas et construction de deux cases en matériaux légers (bambou et paille). Pose des premiers blocs de pierre en janvier. En mars, achèvement du socle en pierre : atteinte du niveau + 140 cm.

11 janvier : Présentation du projet, par Cécile Martin, aux représentantes des femmes de Guémédié.

En janvier, 2 hectares de terrain (bien plus que le minimum souhaité de 900 m²) sont concédés par les habitants de Guémédié pour l'arboriculture écologique nécessaire à la consommation d'une grande quantité de charbon de bois.

Fin mars : La découverte d'un gisement aurifère à une quinzaine de kilomètres de Sidéropolis provoque une ruée vers l'or. Toute la main-d'œuvre disponible dans la région est détournée d'activités plus utiles à l'humanité par la promesse d'un gain rapide (ces orpailleurs pouvaient espérer gagner en un mois une somme équivalente à plus de deux ans du revenu moyen dans la région : de quoi sortir un court instant de la grande pauvreté, pour y retourner une fois le filon épuisé et l'argent dépensé).

Avril-mai : Fabrication d'armatures en fer à béton devant servir de support pour la construction de 26 arches en briques prismatiques. (Ces armatures pourraient avantageusement être remplacées par des poutrelles de fer, qu'il aurait cependant fallu importer d'Inde ou de Chine, à un coût humain intolérable ; mais que le haut-fourneau de Sidéropolis permettra de produire sans tuer personne, grâce à son organisation sans chef.) Pose des premières briques.

Juin : Couverture du chantier par une bâche en plastique.

(1) Cf. : www.festivalwedbinde.org

(Suite en page 5)



Juillet 2020. Début de réalisation des fondations.



Mars 2021. Pose des derniers blocs du socle de pierre.



Mai 2021. Pose des armatures en fers à béton.

CECI N'EST PAS UN HAUT-FOURNEAU

« À quoi bon montrer ce qui est mal, si l'on ne nous révèle pas ce qui est bien ? L'idée constructiviste préfère que l'art réalise des œuvres positives qui nous guident vers le mieux. »

Naum Gabo, « L'idée constructiviste dans l'art », dans *Circle, International Survey of Constructive Art*, 1937

Notre ami Souleymane Kane est d'abord un ingénieur, bien sûr, un constructeur, un bâtisseur : et nous sommes quelques-uns à avoir déjà eu le plaisir de débattre avec lui de la place de l'art dans la nouvelle civilisation qui émerge des ruines de la barbarie capitaliste. Lui estime, aussi extrémiste et ennemi de tout compromis sur ce point que sur tout le reste, que l'art est inutile, et donc peut disparaître. Je lui ai dit croire en l'utilité de la beauté, du point de vue de la santé psychique ; mais je vois bien la faiblesse de cet argument, car les plus belles œuvres ne sont certainement pas les plus raisonnables. C'est bien l'utilité sociale d'une activité qui fonde sa légitimité, et celle de l'art contemporain (laissons les historiens discuter du passé) est loin d'être démontrée : à tel point qu'on entend de plus en plus souvent le peuple francophone se gausser ou s'offusquer de cet « art comptant pour rien ». Il me semble malgré tout possible d'apporter la preuve qu'il compte pour quelque chose ; mais pour cela, il faudra que Souleymane Kane me pardonne de le traiter d'artiste.

Souleymane Kane apparaît évidemment comme un artiste tout à fait hors normes, qui représente un courant artistique dont aucun marchand d'images n'a encore entendu parler : en un mot, une avant-garde. Celle-ci n'avait pas de nom avant la réunion de la rédaction sans chef de *Sidéropolis Tam-Tam* durant laquelle j'ai proposé de dédier un article à la dimension artistique du projet Sidéropolis : c'est dans la discussion qui a suivi que nous nous sommes accordés sur le néologisme d'*afroconstructivisme*, que je vais tenter maintenant d'expliquer. Il va sans dire que l'afroconstructivisme n'est pas une doctrine nouvelle, mais n'est qu'un mot nouveau, pouvant servir à désigner, par commodité de langage, un ensemble d'actes dont la définition échappe à l'heure actuelle au vocabulaire courant.

~

Par hypothèse indiscutable, l'afroconstructivisme rejette violemment le capitalisme et méprise ses décorateurs. Il n'accorde d'intérêt à l'activité des artistes qu'en tant qu'incitation à la révolte contre cette organisation sociale en phase terminale, dont la politique générale en matière d'art et de culture a récemment permis des spectacles aussi grandioses que la Destruction des ruines de Palmyre, l'Incendie de Notre-Dame de Paris, ou encore le Triomphe des Taliban. L'art contemporain officiel n'étonne plus que par son audacieuse technique d'escroquerie des parvenus, qui l'exposent dans de nouveaux musées

des horreurs, Poutine dans son Palais ou Pinault dans sa Bourse du commerce.

Le néo-dadaïsme qu'est le vandalisme punk avait proclamé qu'il était sans avenir, qui est aujourd'hui le présent. La nouvelle bourgeoisie ne pouvait que gagner à ce jeu-là, même s'il reste possible de lui déplaire en s'attaquant aux statues de ses héros et de ses modèles, officiers massacreurs et marchands de chair humaine – mais c'est devenu trop dérisoire.

Le vieux monde est en cendres, mais une grande Révolution est en cours, qui offre aux créateurs dignes de ce nom la possibilité de participer non plus seulement à la subversion de tout ce qui subsiste de l'ordre établi, mais à l'édification sans délai d'un monde meilleur : c'était, il y a exactement un siècle, le postulat du constructivisme russe, formulé dans leur *Manifeste réaliste* par le sculpteur Naum Gabo, qui était aussi ingénieur de formation, et son frère Antoine Pevsner. L'art constructiviste est fondamentalement utilitaire, il doit servir à créer tous les éléments d'une nouvelle vie libre et digne : des vêtements aux logements, jusqu'au siège d'un gouvernement démocratique mondial (le projet de tour Tatline). La dictature policière de Staline allait évidemment écraser cette première tentative sous les monstruosité pompeuses du néoclassicisme totalitaire : il est pourtant logique qu'elle renaisse aujourd'hui, en même temps que la perspective d'une Révolution mondiale – dont le cœur ne se situe plus dans les décombres de l'Empire russe, mais plutôt du côté de la Tunisie, du Burkina Faso et du Soudan. C'est en Afrique qu'il est tout de suite possible de bâtir la nouvelle civilisation en repartant de zéro : parce qu'aussi la science nous enseigne que tous les humains sont africains ; et parce qu'il coule de source que toutes les vies comptent quand les vies noires comptent.

L'afrofuturisme, qui paraît admettre cette évidence, n'est sans doute pas aussi criminel que le futurisme européen, qui fut le premier metteur en scène du colonialisme et du fascisme ; mais il n'échappe pas aux arguments critiques du *Manifeste réaliste* de Gabo et Pevsner, qui en 1920 dénonçaient le futurisme comme un modernisme naïf, où l'admiration béate de l'automobile et de l'avion ne sert que de déguisement tape-à-l'œil à l'esprit réactionnaire, nationaliste, militariste et antiféministe. Si on peut laisser le bénéfice du doute à des artistes qui comme Janelle Monáe par exemple, cherchent sincèrement à s'inscrire dans le nouveau mouvement révolutionnaire, le manifeste grand public de l'afrofuturisme qu'est le film *Black Panther* des Studios Marvel est malheureusement parfaitement représentatif de

ce courant : quand on le regarde avec un minimum d'attention, le vrai héros du film est le policier blanc.

L'Afrique connaît encore mieux l'*arte povera*, ou art du recyclage, dont les œuvres les plus abouties – comme à Kinshasa la musique de Konono n° 1, par exemple – sont la richesse des bidonvilles ; mais c'est d'abord l'art des mendiants, et nous n'en pouvons plus de voir des bidonvilles peuplés de mendiants. Ces millions de bibelots sculptés en déchets métalliques seraient plus utiles fondus dans un haut-fourneau.

Dernier des grands courants de l'art contemporain vraiment dignes d'intérêt, le *street art*, du rap au graff, n'a jamais su s'affirmer comme une cause en soi, qui mériterait d'être défendue pour elle-même jusqu'au bout, et il reste par conséquent à la perpétuelle remorque d'autres causes, sans lesquelles il n'a plus rien à dire : les plus grands chefs-d'œuvre du *street art*, tels que l'occupation du commissariat de Thala par Bessem Nemri ⁽¹⁾, ou le *M.V. Louise-Michel* de Banksy ⁽²⁾, en sont les meilleurs exemples, qui ont tout de suite montré leur tragique insuffisance. Mais cette fois, Banksy n'a-t-il pas créé sans le savoir sa première œuvre afroconstructiviste ? La question se pose, car le graff est lui aussi une création de la Révolution russe, qui vit les palissades, les chantiers et les trains recouverts de fresques de propagande ; et sauver la vie d'exilés naufragés est une œuvre utile.

Par la pauvreté des moyens techniques à sa disposition, Souleymane Kane est plus proche du sculpteur que de l'ingénieur ; et par son ambition démesurée, son projet *Sidéropolis* s'impose comme une œuvre phare de l'art contemporain, qui propose de renouveler et d'approfondir le projet constructiviste, en l'affranchissant notamment de son européocentrisme périmé, et en proclamant sa complète indépendance vis-à-vis des maîtres esclavagistes de la production industrielle. La sidérotechnie-anarchique de Souleymane Kane peut créer la base matérielle de la nouvelle civilisation *afroconstructiviste* : le paradis non plus des travailleurs, mais des créateurs.

DAOUDA CAMARA

(1) Cf. : *Thalassothérapie 2. Serait-ce le devenir des comics partout ?* <http://www.editionsantisociales.com/thala/thalasso.php>

(2) Cf. : *mvlouisemichel.org*

En 2015, Vincent Bolloré avouait publiquement aux salariés mécontents de Canal+ : « Il y a un psychopathe qui est arrivé (...). Le psychopathe, c'est moi (...). Et le psychopathe, sans savoir exactement pourquoi ni qui, tue régulièrement et brutalement un certain nombre de gens. » Ses premières victimes connues furent, en 1981, les ouvriers des papeteries familiales, à qui il imposa une réduction de 30 % de leurs salaires en les menaçant de tout liquider : car ils ignoraient que la pseudo-faillite de leur employeur n'était, selon toute vraisemblance, que l'aboutissement d'une audacieuse escroquerie devant permettre aux jeunes Bolloré d'hériter de l'entreprise que leur père avait vendue. Vincent Bolloré put ainsi passer pour le sauveur de l'honneur de sa famille en même temps que pour un génie de la finance, ce qui lui ouvrit les portes de la haute bourgeoisie négrière et coloniale, quoiqu'il n'eût pas un nom à particule. C'est donc en Afrique que put se poursuivre sa carrière de grand criminel, sous surveillance et protection de l'officier de la DGSE Michel Roussin (un autre fameux psychopathe, qui fut nommé ministre de la coopération avec le Hutu Power le temps du génocide au Rwanda). Concentrant en lui les principaux défauts qu'on prêtait à tort à tous les Bretons, l'avarice et la superstition, Vincent Bolloré ne s'éloigne jamais de son fétiche, une statuette de la Vierge Marie, et ne se sépare jamais de ses grigris, des images pieuses qu'il conserve précieusement dans son portefeuille. Si en effet il n'adore pas Satan, c'est pour les mêmes raisons qu'un curé pédophile : « La religion catholique est formidable : je pêche, je me confesse, je recommence », se vante-t-il en privé. Pour nimer d'ombre et de silence ses crimes les plus terrifiants – on sait qu'il est allé jusqu'à rétablir l'esclavage dans ses plantations –, Vincent Bolloré peut compter sur sa meute d'avocats hargneux, dressés pour la traque et la curée du journalisme indépendant, et sur son élevage de singes médiatico-politiques, qui capte toute l'attention et saccage le débat public.

Mais quoi qu'il ait dit de l'efficacité magique de la confession, Vincent Bolloré est apparu tourmenté depuis quelque temps : non par sa conscience, qui s'est définitivement éteinte depuis plus de quarante ans qu'il se nourrit de la sueur, des larmes et du sang des malheureux qu'il exploite, mais par le spectre de la mort qui l'environne et qui s'approche, par l'Ankou qu'il doit sentir rôder autour de lui. Il va sur ses soixante-dix ans, et s'inquiète de sa succession : qui pour honorer sa mémoire ? Qui pour falsifier son histoire ? Qui pour veiller jalousement sur ses milliards ? Son épouse, qu'il a elle aussi trahie et humiliée, lui a donné trois fils et une fille, mais lui proclame partout qu'il n'a que « deux enfants utiles ». L'aîné Sébastien n'est en effet qu'un propre-à-rien insignifiant ; et Marie, la petite dernière, s'est montrée incapable de gérer une affaire. Tout repose sur Yannick, « le beau gosse », jet-setter et producteur raté de cinéma, que son père a placé à la tête de son conglomerat médiatique, avec mission de défendre à outrance l'ignorance et le racisme, sans lesquels s'effondrerait le business familial ; et surtout

sur Cyrille, « celui qui bosse », l'apprenti psychopathe, à qui son père a offert le trône de dirigeant du groupe Bolloré Transport & Logistics, cet empire du crime et de la corruption.

Tout irait pour le mieux dans le pire des mondes si l'État français, représentant les intérêts supérieurs de la bourgeoisie nationale, ne portait pas un regard moins abusé sur ces deux petits princes héritiers :



Scories mises au jour non loin de Sidéropolis (lire notre premier éditorial à la Une : « Le fer des ancêtres »).

Yannick Bolloré est un individu obscène, dépourvu de tout sentiment de dignité, fan de lui-même et des parasites qu'il croit ses amis, qui pourrait bien finir en prison à force de scandales et de troubles à l'ordre public ; et Cyrille Bolloré est aisément profilable comme *copycat killer*, lui qui ne rêve que de perpétuer à l'identique l'œuvre maléfique de son père, au point d'imiter servilement ses manières et sa signature, et à qui manque donc toute capacité d'initiative et d'innovation, et même le sens le plus commun de son intérêt personnel. Il est évident que quand son père cessera de lui dire quoi faire – officiellement le 17 février 2022 –, il ne saura qu'errer mécaniquement comme une poule sans tête, avant de se faire plumer et embrocher – par la confrérie des bouchers qu'il côtoie dans le cadre de son métier. C'est probablement cette vérité pénible pour un père que le président Macron a tenté de faire admettre à Vincent Bolloré, au printemps 2021, au cours d'un entretien secret dont rien n'a filtré, sinon qu'il s'est très mal passé. On a vu depuis Vincent Bolloré, qui croit dur comme fer aux miracles, sélectionner le plus méchant singe de son élevage pour le lancer à l'assaut du palais de l'Élysée, peut-être dans le fol espoir d'empêcher la vente de son bien le plus précieux, Bolloré Africa Logistics, vente annoncée en octobre par voie de rumeur de presse, et que l'État français a pu forcer en sous-main pour éviter que ses activités, aussi lucratives que stratégiques (export de matières premières ou import de matériel militaire), se retrouvent le jouet de Cyrille Bolloré. D'après la rumeur, la banque Morgan Stanley serait déjà chargée de mettre en concurrence

les acheteurs potentiels que sont les plus riches armateurs de porte-conteneurs, mais l'État français a clairement marqué sa préférence : en déplacement à Marseille, début septembre, le président Macron n'a pas manqué d'y visiter la tour CMA-CGM, d'où la mafia domine son port et sa ville, pour y vanter les mérites de cette « magnifique entreprise », de ce « groupe exemplaire » qui « rend le pays plus fort »,

et qui avait déjà repris, il y a quinze ans, les activités maritimes du groupe Bolloré – ce pseudo-Breton de Neuilly-sur-Seine ne connaissant de la mer que la navigation de plaisance en palace flottant. Ce transfert des titres de propriété des principaux terminaux français d'import-export, qui paraît inéluctable, permettra d'abord le sauvetage en urgence de Bolloré Africa Logistics, dont la bonne gestion à court terme est sérieusement compromise ; et offrira l'opportunité de changer le nom de la compagnie, pour qu'elle poursuive ses activités criminelles sans plus souffrir de l'exécrable réputation qui adhère au nom de famille Bolloré comme une bernique à son rocher. Les Africains n'y gagneront rien.

Sources : L'entretien secret entre Vincent Bolloré et Emmanuel Macron a été révélé par Sandrine Cassini dans son article paru dans *Le Monde* le 8 juillet 2021 : « Vincent Bolloré a rencontré Emmanuel Macron ». Les propos qu'a tenus Vincent Bolloré ont été rapportés par Raphaëlle Bacqué et Vanessa Schneider dans leur article paru dans *Le Monde* le 25 juillet 2021 : « Cyrille, Yannick et les autres : Les héritiers Bolloré à l'ombre du patriarche ». La vente de Bolloré Africa Logistics a été annoncée par Isabelle Chaperon dans son article paru dans *Le Monde* le 15 octobre 2021 : « Vincent Bolloré prêt à vendre ses activités logistiques en Afrique » (*sic*). Enfin le fétiche et les grigris de Vincent Bolloré ont été décrits par Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin dans leur article paru dans *Le Monde* le 16 novembre 2021 : « Comment Vincent Bolloré mobilise son empire médiatique pour peser sur la présidentielle ». (Ces articles sont tous payants.) On a pu remarquer que cette campagne menée par *Le Monde*, journal officiel de la diplomatie française, contre les intérêts privés de Vincent Bolloré, n'a jamais évoqué les activités notoirement criminelles du groupe en Afrique. C'est que celles-ci sont d'intérêt public.

Le foyer d'origine du VIH-1 se trouve à 3200 km environ à l'est-sud-est de Sidéropolis, au Kamerun, dans la forêt tropicale autour de Moloundou et Ouessou, où vivent les chimpanzés *Pan troglodytes troglodytes* chez qui le virus de l'immuno-déficience simienne est apparu il y a quelques centaines d'années. L'émergence du sida en Afrique centrale au cours des premières décennies du ^{xx}e siècle a ainsi été associée, en premier lieu, à l'image raciste du chasseur sauvage, couvert du sang de sa proie, qui se serait le premier contaminé par inconscience, avant de se rendre à la grande ville pour vendre sa viande et dépenser son gain au bordel ⁽¹⁾. Cette vue de l'esprit – qui semble une version modernisée du mythe du péché originel – ne résiste plus aux progrès scientifiques et historiques ⁽²⁾ qui permettent aujourd'hui d'affirmer que la diffusion initiale du virus fut plus probablement le produit direct et exclusif de la pénétration coloniale.

En effet, l'incursion franco-belge au Kamerun allemand en 1914-1916 – ce qu'on a appelé la colonne de la Sangha – pourrait bien avoir été le mécanisme de diffusion du virus hors de son foyer d'origine. À cette époque, les populations autochtones, Pygmées ou Bantous, ne pistaient que rarement les chimpanzés et ne disposaient d'ailleurs pas des moyens de les chasser sans danger : arcs, flèches, sagaies et même fusils de petit calibre ne font pas le poids face à un grand singe, intelligent, agressif et, surtout, grégaire. La soixantaine d'officiers européens et les 1 600 soldats africains – sans compter 3 000 à 4 000 porteurs – qui séjournèrent alors plusieurs mois à Moloundou et Ouessou étaient, eux, mieux armés, et davantage dans le besoin. Les vivres devaient venir de Brazzaville et on sait qu'ils étaient insuffisants.

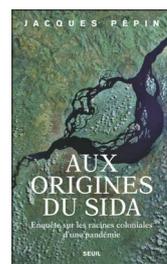
Tout animal à proximité était abattu pour être passé à la casserole. Cette chasse n'a sûrement pas épargné les chimpanzés du secteur et le virus se sera transmis, lors du dépeçage, à l'un des membres de l'expédition. À la fin du conflit, en avril 1916, ces hommes regagnèrent Brazzaville ou Léopoldville.

Au début des années 1930, on identifia une maladie nouvelle à l'autopsie des corps de vingt-six forçats surexploités dans des conditions inhumaines sur le chantier de construction du chemin de fer Congo-Océan (CFCO). Le ratio hommes-femmes élevé (10 pour 1) dans les camps du CFCO et la prostitution intense qui en découlait ont pu faciliter la transmission de cette mystérieuse « cachexie du Mayombé » dont les symptômes évoquent de façon troublante ceux du sida. De façon générale, la dissémination du virus est néanmoins restée lente – car à Léopoldville, en ce temps-là, un nombre relativement faible de femmes vendaient des faveurs sexuelles à quelques clients réguliers – jusqu'à son accélération soudaine par le biais des seringues et des aiguilles non stériles du dispensaire antivénérien de Barumbu, dans la partie est de la capitale du Congo belge. Dans cette institution-usine, le nombre de patients à qui on injectait en intraveineuse des médicaments – du reste inefficaces – était énorme en raison de l'obsession des médecins locaux et des autorités sanitaires à traiter toute personne suspectée, le plus souvent à tort, d'être atteinte de syphilis (des flics traînaient de force des patients récalcitrants dans les dispensaires). Cette obsession découlait du fait que les maladies vénériennes étaient perçues comme un obstacle à la croissance démographique, et donc économique, de la colonie. Il ne fallait surtout pas manquer de bras dans les

mines et les plantations. Cette transmission par les seringues contaminées de l'économie coloniale favorisa l'explosion de l'épidémie de sida en augmentant le nombre de personnes infectées jusqu'au seuil à partir duquel la transmission sexuelle suffisait à l'entretenir, notamment après 1960, date à laquelle le VIH-1 était déjà endémique à Léopoldville. De là, il put facilement voyager en Afrique et dans le reste du monde pour s'imposer partout où il retrouvait les conditions qui lui sont favorables : déplacements de populations liés aux conflits armés, concentrations de main-d'œuvre masculine sur les chantiers capitalistes, irresponsabilité criminelle des autorités sanitaires, voire vampirisme à but lucratif.

Voilà un nouvel exemple particulièrement sinistre des méfaits du capitalisme colonial dont on subit encore aujourd'hui les conséquences. Outre les traitements antirétroviraux – qui au Sénégal sont en principe fournis gratuitement aux malades – la meilleure manière d'arrêter la progression du sida reste aujourd'hui de se protéger et de protéger les autres (préservatifs, aiguilles et seringues à usage unique).

(1) Voir par exemple l'article d'Émilie Blachère, « Sida : sur les traces de la première contamination », *Paris Match*, 24 juillet 2015, mis à jour le 10 mars 2016 (disponible en ligne).



(2) Dont les hypothèses et les résultats sont exposés par l'infectiologue et épidémiologiste Jacques Pépin dans la seconde édition de son livre *Aux origines du sida, enquête sur les racines coloniales d'une pandémie* (Éditions du Seuil, octobre 2019), récemment traduite en anglais (*The Origins of AIDS*, Cambridge University Press, janvier 2021).

CHRONOLOGIE DES TRAVAUX RÉALISÉS (SUITE)



(Suite de la page 2)

SAISON DES PLUIES 2021

La saison des pluies 2021, exceptionnellement longue, dure jusqu'à la fin d'octobre. Pose des briques à rythme réduit, sous bâche, à l'abri des pluies. Achèvement des arches en septembre : atteinte du niveau + 230 cm.

Octobre : Pénurie de briques due à l'humidité persistante. Premiers tests d'amélioration des briques réfractaires (résistant à des températures supérieures à 1 500 °C) et validation du nouveau procédé par la production d'un premier kilogramme de fer.

SAISON SÈCHE 2021-2022

Novembre : Découverte du chantier.
Décembre : Réception d'un premier lot de 2 100 briques (sur 6 000 commandées au briquetier). Début de la production et de la pose de 2 000 briques réfractaires constituant l'intérieur du four.

Ci-contre : Août 2021. Le chantier abrité des pluies.

DISCOURS DE GUÉMÉDIÉ

TRADUCTION DE LA PRÉSENTATION DU PROJET SIDÉROPOLIS FAITE ORALEMENT AUX RESPONSABLES DU VILLAGE

Merci de votre accueil à Guémédié.

Bonjour à tous.

Bienvenue à cette réunion.

Nous allons faire une présentation du haut-fourneau école.

Je m'appelle Souleymane Kane.

J'ai décidé de travailler pour l'humanité.

Les Africains sont devenus plus pauvres que les Européens car ils ont arrêté de fabriquer du fer.

Nous sommes venus au Sénégal pour construire le premier haut-fourneau école.

Nous nous sommes installés à la frontière de trois pays, Mali, Sénégal, Guinée, pour que tout le monde puisse venir.

Les travailleurs apprendront à transformer la latérite en fer (fonte).

Cette pierre est du fer qui a rouillé. En chauffant très fort, on obtient du fer liquide. On peut verser ce liquide dans des moules comme l'aluminium.

Le but du projet est de répondre aux besoins des gens. Légalement, le four appartient à la mairie de Madina Bafé.

Ce sont les hommes et les femmes qui décideront des productions, au service des maraîchers, des agriculteurs, des éleveurs ou des artisans. Par exemple : des marmites ; des ustensiles de cuisine ; des outils



Ci-dessus : Novembre 2021. Essai d'amélioration des briques réfractaires : le but est de déterminer les meilleures proportions de sable et d'argile.

agricoles ; des poutres ; des clous ; des marteaux ; etc. Les productions devront être utiles à la vie.

Au niveau travail, il y a huit métiers : planteur d'arbres ; constructeur du four ; mineur ; fabricant de charbon ; menuisier mécanique ; fabricant de moules ; gestionnaire ; conducteur de four.

Les personnes seront payées avec des bons d'achats valables dans les boutiques de Guémédié. Ils ne pourront acheter que les produits fabriqués en Afrique, sauf les armes, l'alcool, les cigarettes... rien qui tue les hommes.

Quand les personnes viendront travailler, il y aura un contrôle d'alcoolémie. S'il est positif, la personne ne travaille pas.

Il y a plus d'un an de construction et plus de trois ans pour un bon fonctionnement.

Il y aura besoin d'une ou deux personnes pendant quelques jours à la saison des pluies. Après la saison des pluies, on fera une autre réunion, il y aura besoin de personnes tous les jours.

Nous allons répondre à toutes vos questions.

Je vais faire un essai de richesse en fer. Après cela nous allons faire une présentation du lieu.

Avez-vous des questions ?

Souleymane Kane (avec Cécile Martin)

HAUT-FOURNEAU ET INSTRUCTION

À Guémédié, il y a une école primaire. Pourtant, la plupart des femmes du village ne l'ont pas fréquentée, et ne parlent pas le français, la langue de l'administration sénégalaise, mais le dialonké ou le peulh. Elles ne savent pas lire et écrire, même leur propre nom ou prénom. Il est plus facile pour une Française comme moi, d'aller à Dakar que pour elles. Elles sont comme étrangères dans leur pays. Des petits cours d'alphabétisation juste après le travail dans le champ ont toujours eu beaucoup de succès. Mais quand on veut élargir les séances à d'autres moments, à d'autres femmes : « Elles ont trop de travail ! »

Quand on est pauvre en effet, la survie prend du temps.

Imaginez. Vous vous levez, vous allumez la cafetière... Non. Vous faites chauffer l'eau pour le riz au feu de bois que vous avez coupé, ramassé et transporté sur la tête les jours précédents. Évidemment, acheter et manger une baguette de pain c'est plus rapide que cuire du riz, mais c'est aussi beaucoup plus cher. Ensuite, si vous avez cultivé quelques pieds de maïs et d'arachide avec, pour seul outil, la fameuse

daba, cette petite houe de vingt centimètres, vous avez donc du grain à piler. Pas de mixeur électrique bien sûr. De toute façon le village n'est pas raccordé. Et il est bientôt temps de préparer le repas de midi. Après le repas, comme il n'y a pas l'eau courante, vous allez à la rivière faire la vaisselle avec les gamelles sur la tête. Demain vous vous occuperez du linge. Là aussi, à la rivière. Vous emmenez les enfants. Les plus âgés s'occuperont des plus jeunes. Fin d'après-midi. Une fois rentrée à la maison, il y a la corvée d'eau potable. Si vous êtes riche, vous avez peut-être un puits. Si vous faites partie de la majorité des habitants, vous devez vous rendre au forage avec vos bidons, faire la queue, puis pomper. Envoyez vos filles, elles peuvent porter des bidons de vingt litres. Penser au bois. Envoyez vos jeunes garçons. Ils savent utiliser la hache et la machette. Le petit est malade, il faut aller dans la brousse cueillir quelques feuilles médicamenteuses. Rentrer faire à manger, se laver si vous ne l'avez pas fait dans la rivière.

Bref, aller à l'école, apprendre à lire, on verra ça quand on aura un peu de temps. Quand les

infrastructures permettront le raccordement à l'eau potable dans les foyers, pour commencer. Alors commençons par construire un haut-fourneau, et produisons des tuyaux de raccordement. Puis des outils agricoles, et bien d'autres choses encore.

Le temps des femmes se libérera. L'instruction suivra.

Alors, il sera nécessaire de réfléchir à quelle instruction dispenser.

L'école sert à fabriquer de bons citoyens. Pour quelle société ? La crise politico-sanitaire actuelle a exhibé les priorités, les injustices et les non-sens de notre système capitaliste autoritaire. Sur les réseaux sociaux, on s'est mis à rêver d'un « monde d'après », où l'on se contenterait de l'essentiel, où l'on apprendrait à cueillir ou cultiver ce dont on a besoin pour vivre et se soigner, dans le respect de la nature et des humains.

Pour ce monde-là, ces femmes africaines sont nos professeurs, nous sommes les élèves.

Cécile Martin

D'autres points de vue sur l'aventure Sidéropolis :

– <https://fairelebien.org>

– <https://www.bienvulaveugle.com>

– <http://lacitedelacier.sideropolis.lautre.net>

Rédaction sans chef de Sidéropolis Tam-Tam :

Daouda Camara, Tou Keita, Cécile Martin, Khemais Zarg Laayoun

Photographies : Souleymane Kane, Cécile Martin

Pour écrire à Sidéropolis Tam-Tam : sideropolistamtam@protonmail.com